



SEDAT SUNA/TURKISH PRESS

LITTÉRATURE

Contes mélancoliques

Requiem pour une ville perdue, de Asli Erdogan.

Dans ce recueil, l'écrivaine turque Asli Erdogan, persécutée par le régime, offre des fragments lyriques et philosophiques sur Istanbul et le monde.

Ni roman, ni poème, ni essai, le dernier ouvrage de l'écrivaine turque Asli Erdogan vit de sa forme propre, celle d'une réunion de dix-sept fragments aux accents parfois lyriques, parfois philosophiques, des textes qui disent tantôt « je », tantôt « tu », déambulent dans une nuit d'Istanbul, franchissent les murs entre chien et loup, ces minutes du crépuscule où le réel s'estompe pour laisser place au vide. « Plus rien n'est ce qu'il est, à l'heure de l'ignorance... Les échos perdent leur voix, les voix se décomposent pour ensuite, plus tard, à l'épreuve des ténèbres, se réunir de nouveau », écrit l'auteure dans le sixième fragment, intitulé « Je m'adresse à toi dans la nuit ». De cette lecture, il reste un chant d'une beauté grave et mélancolique, un écho à cette « peine imprécise qui ressemble au regret, une douleur de fantômes » évoquées dans « Manque », le troisième fragment. Le passé l'emporte sur le présent et l'avenir. « Mes ailes désormais sont brisées de fatigue, à force d'avoir trop migré dans les hivers de la mémoire », admet ce « je » auquel la narration est confiée. Il parle depuis un au-delà du temps et du monde, « après l'implacable déluge, un déluge qui draine tous les récits, noms et couleurs ».

Au lecteur de se laisser embarquer sans l'attente d'un repère, d'un héros, d'une trame, car c'est au rythme d'une promenade intérieure, affranchie de toute règle, que



l'écriture progresse. Galata, vieux quartier escarpé de la rive européenne d'Istanbul, célèbre notamment pour sa tour génoise, fait partie des rares références explicites. Asli Erdogan offre un « conte » à ce morceau de ville, « dont les racines plongent au plus profond d'un coteau vertigineusement abrupt », un conte qui résonne comme un hommage à Istanbul tout entière. Dans l'ancienne Constantinople, « l'histoire de la pierre devient celle de l'homme » et, du haut de la tour de Galata, le temps s'arrête. Alors, « je » disparaît et « tu penses à tous les destins qui se croisent ici (...) ». Galata devient une personne qui cherche dans les eaux du Bosphore « le reflet de son visage buriné par les siècles », un être « entre la pierre et la mer, la lumière et la boue, les débuts et les fins ». Le destinataire du requiem évoqué dans le titre. Parfois, Asli Erdogan apparaît derrière les « je » et les « tu ». Quelques phrases esquissent sa frêle silhouette d'intellectuelle traquée par le régime turc pour en avoir trop dit (notamment sur le sort réservé à la minorité kurde) et contrainte à l'exil après la prison. « Je parle, je risque de tout perdre, écrit-elle. L'exil, encore une fois. Or cependant, or maintenant, je me fraye un chemin, pourvu que c'en soit un, sur l'aride terrain des mots, sur la trace de l'effacé, de l'éradiqué, de l'oublié. » Les mots, qu'elle ne se lasse ni d'écrire ni de dire, continuant, depuis l'Europe, à défendre la cause de ses collègues intellectuels emprisonnés. Car, s'interroge-t-elle, « qu'est-ce donc que l'être humain sinon un miroir, un écho ? ».

Marianne Meunier

Actes Sud, 144 p., 17 €.